L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 SEPTEMBRE 1892. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 26 SEPTEMBRE 1892.

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Éditeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par W. I. Hedgson & Fils, au local, 112 rue Sud Remparts, coin Perdido, fonds d'épicerie, liqueurs, vins, comptoirs, étagères, coffre-fort, meubles de maison, deux chevaux, voitures et harnais.

Par Stephen J. Derbès, au No 149 rue St-Louis, le contenu du Cercle St-Louis, comprenant un piano droit de Mathushek, un billard, meubles, etc.

LA FRANCE ET L'ITALIE.

La division navale française dans le port de Gênes.

La division navale française a fait, avant-hier, son entrée dans le port de Gênes, et, hier, elle y a salué l'arrivée du roi d'Italie—écrit M. JULES DIETZ, dans le *Journal des Débats* du 9 septembre. Nous avons, il y a quelques semaines déjà, déterminé le véritable caractère de cette manifestation. Elle a pour but de rendre au souverain italien le témoignage de courtoisie que la France a reçu de lui en 1890, le jour où la flotte italienne est venue à Toulon saluer M. Carnot. Notre pays a contracté alors une dette qu'il n'aurait pu s'abstenir de payer, sans commettre une véritable inconvenance, sans manquer à un devoir de politesse international, sans risquer de froisser les légitimes susceptibilités du peuple italien tout entier. Quelle que soit la politique suivie par le Cabinet de Rome, quel que soit le regret que nous avons le droit d'en concevoir, il existe entre les deux nations des sympathies durables, indépendantes des combinaisons et des variations de la diplomatie. Ceux qui, hors de nos frontières, sont intéressés à voir ces sympathies se refroidir, auraient été ravis si le pavillon français ne flottait pas, en ce moment, dans le port de Gênes. Notre gouvernement a eu cent fois raison de ne leur procurer cette satisfaction. C'est là ce que nous avons dit, lorsque, pour la première fois, il a été question d'envoyer nos marins saluer le roi Humbert. Il ne s'est rien passé, depuis lors, qui fût de nature à nous faire changer d'avis.

Par contre, il s'est produit, dans l'intervalle, au nord des Alpes, aux bords du Danube et du Rhin, certains incidents qu'il n'est pas inopportun de rappeler au moment où les fêtes de Gênes tournent l'attention publique vers la triple alliance et vers les relations de l'Italie avec notre pays. Le Congrès des catholiques autrichiens s'est réuni à Linz, au mois d'août. On y a émis une protestation contre l'occupation de Rome, et un vœu en faveur du rétablissement du pouvoir temporel. Le Congrès des catholiques allemands s'est assemblé à Mayence, il y a quelques jours. On y a fait une bruyante manifestation dans le même sens. Ces deux Congrès n'avaient rien d'officiel, assurément. Leurs décisions n'engagent ni le Cabinet de Vienne, ni celui de Berlin, mais leurs meneurs, en Autriche comme en Allemagne, font partie de la majorité gouvernementale. Au Reichsrath comme au Reichstag, le ministère a besoin de l'appui des catholiques, et s'entend avec eux. La bonne intelligence qui règne entre eux et lui, peut se refroidir, un peu, de temps à autre—ici par l'entrée d'un libéral dans le ministère, là par le retrait du projet de loi sur l'enseignement, mais ce sont de simples accidents. Il n'en est pas moins certain que le comte Taaffe ne pourrait se maintenir au pouvoir sans l'assistance du parti clérical; il n'en est pas moins vrai que M. de Caprivi ne fera pas adopter ses projets militaires, ou, pour mieux dire, ceux de son souverain, s'il ne se met pas d'accord avec les chefs du Centre. Le lendemain de la clôture du Congrès de Mayence, où le gouvernement et même la personne de l'empereur avaient été assez malmenés, un journal officieux entre tous—la *Gazette de l'Allemagne du Nord*—publiait un article plein d'égards et même d'éloges pour les membres de ce Congrès. L'article a fait grand bruit—si grand bruit, qu'on l'a timidement et à moitié désavoué. Directement inspiré ou non par la chancellerie, il était, en tout cas, le résultat très naturel de la situation parlementaire où se trouve le gouvernement impérial, qui a besoin d'une majorité, qui ne veut pas en chercher l'appoint à Gauche, et qui se trouve, par conséquent, à la merci du parti clérical.

Voilà ce qui se passe dans les Etats de la triple alliance. Supposons que pareille chose advienne chez nous. Supposons que M. Chesnelong, M. de Mun et d'autres catholiques militants, tiennent, dans quelque ville de France, avec le concours de nombreux membres du clergé, un Congrès solennel où l'annexion de Rome à l'Italie soit traité de spoliation odieuse et le roi Humbert d'usurpateur. Supposons que les organisateurs de cette manifestation soient—non pas ce qu'ils sont aujourd'hui les chefs du parti clérical français, les membres d'une Opposition impuissante, mais les éléments les plus influents de la majorité sur laquelle s'appuye le ministère, l'appoint qui lui est indispensable pour le maintien de son pouvoir et le vote de ses budgets. Supposons tout cela, et imaginons ce qu'on en penserait au delà des Alpes, ce qu'on en écrirait en Allemagne et en Autriche, le parti qu'on en tirerait au profit de la triple alliance et contre nous. Ce sera l'un des étonnements de l'histoire, que cette intimité persistante et renouvelée de l'Italie avec des gouvernements qui ne peuvent vivre sans l'aide de ses plus acharnés adversaires, en face d'un autre pays où personne, dans l'immense majorité républicaine, ne songe à remettre en question son unité. Nous constatons le fait sans récrimination, sans aigreur, en souhaitant que la présence de notre flotte à Gênes contribue à dissiper les défiances qu'on essaye de susciter en Italie contre la France, et en espérant que les relations diplomatiques des deux gouvernements finiront par mieux répondre aux affinités naturelles des deux peuples.

Petites brouilles:

Pensées d'album pour rire:

"Ce qui différencie surtout le civil du militaire, c'est que, dans le civil, on envie celui qui a le sac; tandis que, dans le militaire, on le plaint."

Une réflexion de Maboulin, par un temps de chaleur:

—C'est étonnant, plus il fait sec et plus je suis mouillé.

Le concierge fait sa cour avec un balai, l'amoureux avec un bouquet.

Jaspin prend à part le médecin qui soigne son oncle.

—Eh bien! lui demande-t-il, d'une voix trempée de larmes, espérez-vous sauver mon pauvre oncle?

—Non, car il est irrémédiablement perdu.

Les gémissements du neveu redoublent.

—Calmez vous, fait le bon docteur, puisque je vous affirme qu'il n'en reviendra pas!

Deux Marseillais se félicitent réciproquement sur leurs avantages physiques:

—Moi, dit l'un, je ne peux pas sortir dans la rue sans que toutes les femmes se retournent.

—Moi, riposte l'autre, je suis obligé de manger de l'ail pour qu'elles ne me sautent pas au cou.

FEUILLETON.

Belle-Madame.

—PAR—

ALBERT DELPIT.

QUATRIÈME PARTIE.

(Suite.)

La société, le high-life, la *purée*, la *poire*, la *gomme*, enfin les gens très chics, ne permirent pas tout d'abord qu'on portât atteinte aux lois de l'Eglise. Même interdiction dans la haute bourgeoisie; et pour des raisons presque pareilles. Peut-être même les convenances de la vie régulière eurent-elles plus de poids que les idées religieuses.

Il arriva donc qu'après la promulgation on ne vit que de rares divorces: ceux des vieux époux séparés depuis longtemps et qui ne se sont jamais revus. Après cette liquidation du passé, plus rien ou presque rien. Des années s'écoulèrent ainsi. Puis les gens malheureux jugèrent trop sot de rester malheureux pour complaire à ces messieurs et à ces dames de la société.

Les gens de robe connaissaient donc peu cette loi nouvelle, si rarement appliquée. Aujourd'hui, à Paris et dans les grandes villes, il existe une chambre spéciale pour les divorces (ainsi que dans le commerce, où le marchand de cannes ne vendra jamais de chapeaux). En ce temps là, peu de magistrats avaient appliqué la loi; peu d'avocats avaient eu des clients. En somme, une seule catégorie de gens eut intérêt à bien étudier, dès le début, ce titre nouveau introduit dans le code. C'était,—ô comique irrésistible!—la famille écrivailleuse! Elle y chercha tout de suite des sujets de comédie et de drame!

Les visites de Mme de Servignac furent à la fois courtes et instructives. Vers le soir, elle n'ignorait plus rien de ce que pensait l'opinion publique. Mme d'Anglemont et la blonde Juliette s'étaient entendues pour la chauffer à point. La pauvre Nancy restait bel et bien condamnée par ceux là mêmes qui admiraient la Belle-Madame d'autrefois.

La marquise se fit servir à dîner dans l'hôtel. Puis de bonne heure elle s'enferma dans la grande pièce banale qui lui servait de salon. Elle écrivit longtemps, plusieurs heures. Sa femme de chambre dut l'avertir qu'il était minuit, ainsi que sa maîtresse lui en avait donné l'ordre. Le visage de Mme de Servignac rayonnait. A mesure qu'elle glissait sous enveloppe les lettres terminées, un sourire aigu plissait ses lèvres minces....

Pauvre Nancy!

XXIV.

Ce matin-là, le célèbre chroniqueur Benoît Chamfrein s'éveilla de fort mauvaise humeur. Pensez donc.... Gros succès, la veille, à la Comédie Française! Et le journaliste n'aimait pas le triomphe des autres. Sa gloire, à lui, semblait si mince à côté de ces acclamations de la scène qui rendent un inconnu célèbre en vingt-quatre heures! Benoît était un homme de taille moyenne, avec des cheveux châtains tirant sur le roux. Ses yeux, d'un bleu vague, d'un bleu glauque, ne regardaient jamais en face. Quoiqu'il eût la vue excellente, il se prétendait myope. Son monocle immuablement figé dans l'œil servait surtout à déguiser le regard. Pas besoin d'une longue étude pour deviner le caractère de cet homme. Tout en lui révélait la bassesse des instincts. C'était un de ces ratés qui échouent dans le journalisme, après avoir essayé de tout: perpétuelle honte d'une carrière qui, par malheur, est une carrière ouverte au premier venu. Installé dans un fauteuil confortable, il prit sur ses genoux le paquet des journaux parus le matin. Les gens du métier ne s'attardent guère à ce genre de travail. Les bandes sautaient, et Chamfrein grognait de dépit à mesure qu'il constatait l'unanimité de la presse en faveur de la nouvelle pièce.

—Quels idiots! songeait-il. Le pis, c'est que je n'ai pas de sujet d'article. Parler du succès de cette rapsodie? Jamais. Il me dégoûte, ce Dersigny, avec ses poses d'homme à femmes. Alors, quoi? Je ne trouve rien dans toutes ces feuilles....

Les yeux du chroniqueur cherchaient vaguement, à droite et à gauche. Ils tombèrent sur une pile de livres entassés dans un coin de la chambre. Benoît se souvint tout à coup que, depuis une semaine, il négligeait volontairement les envois réguliers des librairies parisiennes. C'était assez sa coutume, du reste. Il lisait peu et mal: excepté quand il désirait connaître un livre, afin de l'éreinter tout à son aise. Il prit un des volumes au hasard, le tirant nerveusement hors de l'enveloppe:

La Chanson de l'amour, par Pierre Natalis.

—Allons, bon! encore des vers! s'écria-t-il tout haut en ébauchant une grimace.

Après avoir bâillé longuement, il feuilleta deux ou trois pages. Soudain, le chroniqueur sourit de ce sourire aigre des gens mauvais. Est-ce que par hasard il pourrait réaliser son rêve, un rêve caressé depuis longtemps? Quel? Ceci: inventer un homme à lui tout seul! Choisir un inconnu (mais un inconnu ayant du talent), et à force d'articles, à grands coups de réclame, consacrer une gloire nouvelle. Double plaisir pour Chamfrein. D'abord il essayait ses forces, tel qu'un gymnaste qui soupèse les haltères avant de se livrer à l'exercice du matin; ensuite, il jetait un débutant dans les jambes des poètes célèbres.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, le hasard avait mal servi le chroniqueur. Au contraire, ce matin-là, il tombait sur une œuvre ayant une valeur réelle. Il lut à haute voix:

O chère, mon amour n'est pas de ceux qu'une heure
Suffit à rejeter aux oublis inconstants ...
Je te quitte: c'est vrai; ma tendresse demeure,
Ne craignant même pas les épreuves du temps.

Invisible à mes yeux, mais présente à mon âme,
Nous serons réunis, n'importe où nous soyons;
Ne m'as-tu pas donné le meilleur de la femme,
Ton cœur: mon souvenir,—et tes yeux: mes rayons!

—Mais c'est très bien!.... s'écria-t-il; tout à fait bien! Et ça aussi....

Et ne traite jamais ma raison de folie,
C'est à moi que la part la meilleure revient,
Car au repos trompeur, goûté quand on oublie,
Je préfère l'amour qui souffre—et se souvient.

—Voyons, voyons.... pas d'emballement. Est-ce que par hasard j'aurais déniché un poète, un vrai? Quelle veine d'embêter Coppée ou Heredia! Il faut relire ça très soigneusement. La forme est soignée, les rimes sont bonnes.... Diable! deux inversions.... N'importe, ce gaillard a quelque chose.... Un peu grêle, la structure du poème.... Puis trop de réminiscences. Là, c'est du Leconte de Lisle.... voilà maintenant du Sully, et de la science, de la métaphysique.... Bah! je m'en tirerai avec une citation d'Hegel et une petite incursion dans la chimie. L'amour! nouveau corps simple découvert par Berthelot, décomposé par Brown-Séquard....

Comme saisi par l'inspiration, Benoît Chamfrein s'assit à son bureau et s'attela résolument à sa besogne.

Ah! mes pauvres amis! mes pauvres petits livres à couverture jaune, rouge, orange ou bleue! Que d'espérances palpitent entre vos feuilles légères! Celui qui vous a créés vous lance un matin dans le large tourbillon de Paris. Et vous vous en allez dormir dans les coins oubliés des bibliothèques...... Oubliés? Pas toujours. Car le volume où se lisait à la première la *Chanson de l'Amour* s'étalait triomphalement devant le chroniqueur.

Comme il eût été joyeux, le poète marseillais! S'il avait pu deviner la surprise inattendue, il aurait battu des mains, grisé peut-être par un élan subit d'orgueil....

Ne sois pas trop fier, mon bonhomme! Si demain Paris parle de toi, ce ne sera pas à cause de toi-même: mais simplement pour ennuyer les autres. L'envieux croit que toutes les âmes sont jalouses et basses comme la sienne!

XXV.

Mme de Servignac avait quitté Marseille à neuf heures du matin. A Paris, elle descendit du train, en ordonnant à sa femme de chambre d'aller quérir un de ces hommes qui offrent chevaux et voitures aux arrivants. Une demi heure plus tard, un landau assez propre emmenait la marquise au grand d'un attelage plus vigoureux qu'élégant. Toujours souriante, la maligne sœur du comte d'Orsel. Elle ne risquait point à l'étourdi ce voyage fatigant. Depuis longtemps elle savait à quoi s'en tenir sur les faits et gestes des habitants du Jas. Est-ce qu'on n'est pas renseigné comme on veut par les sieurs Duckroy et Roquet? (Agence recommandée; célérité; discrétion; conseils aux familles. Travaille exclusivement pour le clergé, la magistrature et les hautes classes.) Grâce à cette honorable maison, Mme de Servignac avait eu d'exacts détails, et presque au jour. Aussi marchait-elle tout droit dans son chemin, sûre du dénoûment.

Ses heures de départ et d'arrivée étaient combinées de façon si précise que les hôtes du Jas seraient inévitablement pris à l'improviste. Jacques ne l'attendait pas, et ne pouvait pas l'attendre. Est-ce que depuis l'enlèvement elle n'affectait pas de garder un silence obstiné? Maintenant elle faisait mieux que répondre aux lettres de son frère: cette réponse elle l'apportait elle-même.

Autour d'elle, la fin d'automne donnait aux campagnes des tons plus éteints; les arbres, déjà gris, secouaient sur le sol rouge une poussière impalpable; et néanmoins le soleil continuait de briller, malgré la saison, presque chaud vers midi. Ah! le beau pays, le gai pays où le ciel souriant n'est jamais sombre! A peine, au matin, quelques brouillards flottant au-dessus des buissons, mais bientôt chassés par un souffle de vent tiède.

Le landau roulait vite, et vers une heure de l'après midi, Mme de Servignac dépassait la Tour d'Aigues: cinquante minutes plus tard, les trotteurs fumants s'arrêtaient devant le perron du Jas. Attiré par le bruit des chevaux, Jacques accourut bien vite, effaré. Qui pouvait leur rendre visite en ce désert où Nancy et lui s'étaient enfermés? Quand il aperçut le visage de sa sœur, il ne sut pas retenir un cri où l'étonnement se mêlait à l'effroi. Car la marquise souriait toujours; et son frère la connaissait trop bien pour ne pas s'épouvanter de ce sourire-là.

—Vraiment, je ne comprends pas ta surprise, mon cher Jacques: je voyageais quand tu m'as écrit. A mon retour, j'ai trouvé tes lettres. Que devais-je faire? Répondre? Non. Mieux valait venir, et je suis venue.

Les paroles de sa sœur s'accordaient avec ses allures simples, et Jacques ne se rassurait toujours pas. Ce fut bien pis quand Mme de Servignac ajouta:

—Où est Nancy? Amène-moi Nancy tout de suite!

Elle était là, la pauvre, bien tremblante, bien inquiète. Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, elle se sentit enlacée dans des bras solides. La marquise, cette marquise si redoutée, couvrait la jeune femme de baisers, et des baisers vrais, un peu bruyants, peut être.

—Mon Dieu! qu'elle est jolie! (Nouveaux baisers.) C'est décidé, Jacques: je te pardonne tout à fait. Ne m'en veuilles pas, ma ravissante belle sœur, si je parle ainsi. Mais Jacques est plus que mon frère. Je suis de beaucoup son aînée, et j'ai pris l'habitude de le considérer comme un fils...... un fils que j'aurais eu toute petite, toute petite!

Décidément, Mme de Servignac semblait sincère. Jacques ne douta plus. Il s'approcha d'elle, et lui prit la main.

—Merci, ma bonne Diane, dit-il, assez ému; je n'attendais pas moins de vous.

La marquise se tourna vers Nancy; et, gentiment:

—Voulez vous me le prêter une minute? Un mot.... rien qu'un, et je vous le renvoie!

Nancy répondit par un signe de tête; elle craignait de fondre en larmes si elle prononçait une parole. Ces tendresses exagérées, ces gaîtés factices, ces phrases doucereuses sonnaient faux à son oreille. Elle avait le pressentiment d'un désastre, comme si avec cette femme le malheur était entré dans sa retraite d'amour. Il fallait pourtant que Belle-Madame se montrât courageuse et forte; il fallait qu'elle eût assez d'énergie pour renfermer en elle ses douloureux soupçons. Au Jas, elle vivait entourée d'indifférents, sinon d'ennemis; elle ne pouvait compter sur aucun de ses domestiques nouveaux. Il est vrai que Mélitte était là, surveillant, guettant, épiant les moindres paroles et les moindres gestes.

L'entretien du frère et de la sœur fut d'ailleurs fort court. Au bout de quelques minutes, Diane reparut, toujours au bras de Jacques.

—Nous achèverons la causerie au salon, si vous voulez, poursuivit-elle, avec cet air de commandement qui lui était familier.

Et quand la porte fut close derrière eux:

—Voici pourquoi je suis au Jas, mes chers amis, reprit-elle. Je craignais que l'histoire de ce duel ne nuisit à Jacques au ministère. Je me suis informée: il n'en est rien, heureusement. La discipline n'a été atteinte d'aucune manière. Si bien qu'à l'expiration de son congé, Jacques entrera dans les bureaux. Alors j'ai imaginé une combinaison que je crois fort ingénieuse.

Nancy frissonna. Une combinaison de cette terrible belle-sœur!

—Vous ne comptez pas l'un et l'autre user toute votre existence dans cette ferme, n'est-ce pas? Jacques est obligé de reprendre son service. Quant à vous, ma chère petite, à moins de gâcher votre avenir, il est impossible que vous viviez publiquement avec mon frère. Je vous emmène donc à Paris tous les deux. Jacques habite un appartement dans mon hôtel. Rien de plus simple. Vous, Nancy, vous vous installez dans un petit appartement que je me charge de choisir à proximité de ma maison. Ainsi vous n'êtes pas séparés. Vous vous voyez l'un et l'autre autant qu'il vous plaira: mais en cachette. Il faut avant tout sauvegarder les apparences. Certes, il est fâcheux que la future comtesse d'Orsel ait quitté son premier mari à la suite d'un scandale. Puisque le mal est fait, tâchons de l'atténuer. Quand viendra le procès, les avocats plaideront; donc, papotages dans les salons et chroniques dans les journaux. La curiosité publique s'attachera dès lors à vous deux. L'important me paraît de mettre en défaut cette curiosité-là. Jacques vivra sa vie publique, sa vie mondaine dans l'état-major du ministre, dans mon hôtel à moi. Et si quelqu'un demande: — "Tiens! qu'est donc devenue Mme Roller?"—Je suis là pour répondre: — "Au couvent. Elle attend le délai exigé par la loi."—Eh bien! mes chers enfants, que pensez-vous de ce que j'appelais tout à l'heure ma combinaison ingénieuse?

—Je pense, moi, que vous êtes une bonne et adorable sœur, Diane, s'écria Jacques. N'est ce pas, Nancy? Aveuglés par notre amour comme nous le sommes, elle et moi nous ne songions qu'au présent, à ces jours si doux qui nous sont accordés. Ah! l'avenir ne nous préoccupait guère! Parfois, pourtant, je me demandais avec inquiétude comment Nancy et moi sortirions de la position fausse où nous nous sommes enlisés. Votre plan arrange tout, ma chère Diane.

Et de nouveau le jeune homme embrassa tendrement sa sœur.

Nancy s'efforçait de dompter son émotion. Pas une des paroles de Mme de Servignac ne pouvait lui inspirer de crainte. Et cependant elle craignait. Quoi? Elle ne savait pas. Elle sentait un malheur, de même qu'on devine l'orage avant qu'il n'éclate. Par discrétion, elle laissa Jacques conduire la marquise à son appartement. Mais rentrée dans sa chambre, la jeune femme tomba sur un fauteuil au coin du feu. Elle tentait de se rappeler mot à mot le petit discours de Diane: vainement elle cherchait une phrase, un mot, même une allusion dont sa tendresse put s'inquiéter.

—Je suis folle! pensa-t-elle. A quoi bon me tourmenter ainsi? Jacques m'aime, je l'aime.... Rien ne nous séparera.... Alors, pourquoi cette anxiété qui m'oppresse?

Elle cacha son visage entre ses mains pour comprimer les larmes qui la brûlaient. Soudain la porte s'ouvrit brusquement, et Mélitte parut. Mais une Mélitte que Nancy ne connaissait pas, une femme enfiévrée, folle de joie, secouée de tremblements nerveux. Mélitte déposa aux pieds de sa maîtresse un paquet de journaux et plusieurs exemplaires de la *Chanson de l'amour*.

—Tenez, Belle-Madame, *notre* livre a paru, et tous les journaux en parlent!

Agenouillée devant Nancy, Mélitte lisait tout haut les premières lignes de tel article pour passer bien vite aux premières lignes de tel autre. Et elle ajoutait en battant des mains:

—Comme c'est beau tout ça!

L'exaltation de Mélitte, cette joie si franche, tirèrent Nancy de sa torpeur. Au lieu de confier ses tourments à la quarteronne, la maîtresse s'efforça de ne pas gâter le bonheur de la servante. Pendant que la gracieuse fille mettait en ordre les journaux et tournait les livres, Nancy la suivait de ses yeux rêveurs.

—Elle est heureuse! songea-t-elle: pourquoi ne serais-je pas heureuse moi aussi? Oui, pourquoi?

A son tour, M. d'Orsel entra. Ah! il ne partageait guère les appréhensions de Belle-Madame! Il se déclarait enchanté, et ne trouvait pas de mots pour exprimer son contentement. Il s'assit, joyeux et tendre, à côté de sa compagne:

—Comprenez donc, chère, combien est précieux l'acquiescement de Diane pour nous! Je craignais tant qu'elle ne fît opposition à notre mariage! Au contraire, au lieu de brusquer nos désirs, c'est elle qui vient à nous, c'est elle qui invente un moyen décent de cacher à tous les yeux cette liaison qui est notre bonheur....

Puis, éclatant de rire:

—Voyez-vous d'ici la tête de ces jolies pécores de Marseille!

Elles ont tenté de vous déshonorer... Ah les gueuses! Elles n'aboutissent qu'à un échec humiliant:—"Comment! M. d'Orsel ne vit pas avec Mme Roller? Comment! Mme Roller est au couvent?"—Et peu à peu votre conduite s'explique et devient naturelle. Le dénoûment explique le drame. Vous avez quitté celui que vous n'aimiez pas pour épouser celui que vous aimiez. Sans compter.... sans compter que dans ce grand Paris nous resterons inaperçus et nous nous verrons toute la journée.... toute la nuit.

Elle détournait la tête, en rougissant:

—Je t'adore! dit-il tout bas.

Il la couvrait de baisers, de ces baisers subtils qui grisaient l'amant sensuel et la maîtresse amoureuse. Nancy ferma les yeux, frissonnante de bonheur. Tout son corps vibrait sous les caresses de Jacques. Elle glissa entre les bras du jeune homme, en murmurant, elle aussi:

—Je t'adore!

....

Illusionnée par son amour, Belle-Madame redevint gaie. La créature humaine est si mobile dans les impressions qu'elle subit! Tels ces brouillards légers qui flottent au ras des prairies quand l'aube blanchit à l'horizon. Au premier rayon de soleil, le brouillard se dissipe; à la première caresse, la tristesse s'envole.

La visite de Mme de Servignac dura huit jours: pendant toute une semaine, elle joua son rôle sans se démentir un instant et se montra la même, aimable, enjouée, complimenteuse. La joie de Jacques s'épanouissait en pleine confiance. Lui qui connaissait à fond le caractère de Diane, il ne comprenait rien à ce changement subit. Elle avait toujours répété à son frère qu'elle redoutait surtout pour lui un sot mariage. Car cette femme à la fois très aristocrate et très pratique appelait "mariage sot" non pas la mésalliance, mais la pauvreté. Aussi, à certaines heures, le raisonnement du comte hésitait et tournait dans le vide. Que Mme de Servignac eût applaudi au mariage de son frère avec une Mme Roller, veuve riche d'un époux riche: rien de mieux; mais avec une Mme Roller divorcée et sans le sou.... autre chose! A force de chercher une explication introuvable, Jacques se fût aisément résigné. Mais Nancy ne lui permettait pas la résignation. Avec l'insistance douce et tenace des femmes amoureuses, elle revenait constamment sur le même sujet,

—Je vous en supplie, mon ami, n'allons pas à Paris! Restons ici tout l'hiver.

—Hélas! impossible, chère! Je m'estime très heureux que ce duel ne m'ait pas nui auprès de mes chefs. Le ministre veut bien m'attacher à son état major: c'est un poste où je gagnerai sûrement le quatrième galon.

Que répondre?

—Est-ce tout? continua-t-il. Non pas. Nous sommes au mois de décembre: l'hiver commence. Je m'ennuierai bientôt comme vous vous ennuierez vous-même. Dans la journée, deux ou trois heures de soleil, peut-être, avec une brise tiède qui nous rappellera les beaux jours passés. Puis le ciel se couvre et devient tout gris; il faut rentrer. Et ce sont les longues, longues, longues soirées! Ces soirées interminables où l'on bâille à neuf heures parce qu'on n'a plus rien à se dire. Croyez en mon expérience, ma Nancy. Acceptons l'offre de ma sœur, hâtons-nous de la suivre à Paris. Là bas, rien de plus facile que de nous créer une existence très agréable. Vous vous dissimulez dans un petit appartement à moitié chemin du ministère et de l'hôtel de Servignac. A chaque heure, je suis chez vous; tout mon temps libre, je vous le donne. Le soir, nous nous glissons dans une baignoire de théâtre, et nous revenons souper en riant comme des amoureux en cachette.... Ah! la bonne vie! Et vous aimeriez mieux végéter dans ce pays, où nous serions perdus en pleine campagne, sans distractions et sans plaisirs? Pure folie!

Il y avait certes de la tendresse dans ces paroles; mais Nancy sentait surtout leur égoïsme inconscient. Comment craignait-il de s'ennuyer avec elle, lui qui était sûre de ne jamais s'ennuyer avec lui? Il parlait de soirées interminables? Ce n'est pas autrefois qu'il les eût redoutées! Autrefois!.... Mais était-il donc bien loin, ce temps-là, ce temps où il ne se lassait pas de rester avec elle, de causer avec elle? Il ne datait que de quelques mois, et Jacques appréhendait l'ennui? C'est donc ça, l'amour des hommes! Après les premières ivresses viennent l'ennui, puis la lassitude, puis la satiété? Et Nancy s'interrogeait avec terreur. Avait-elle donc commis quelque faute pour que Jacques lui apparût ainsi tout à coup presque changé? Quelle misère que la vie! Quelle misère les serments d'amour éternel!

Nancy était conseillée par son instinct mieux encore que par sa raison. Elle devinait une ennemie en cette Mme de Servignac: une ennemie qui la haïssait, qui la poursuivrait toujours. Alors Belle-Madame fondit en larmes en balbutiant:

Ah! fini, mon bonheur! Fini, fini, fini!

XXVI

Une salle comble; ils sont là, tous ceux qui de près ou de loin se rattachent aux choses du Palais. Conseillers à la cour d'Aix, juges au tribunal, avocats, avoués..... Et derrière ce public spécial les curieux, les curieuses, mondains, mondaines, filles, — oh! les filles de province!—Officiers en tenue.... Et tous excités par le secret désir d'un scandale affriolant. M. Soulac préside avec une gravité majestueuse. Mme de Servignac a tenu sa parole avant même que le service promis ne lui fût rendu. Le brave homme a sa nomination en poche. Alors, comment se fait-il?.... Oh! M. Soulac est en règle. Il a écrit une longue lettre à M. le garde des sceaux: une longue lettre très obséquieuse et très plate. Il est flatté, sans doute, excessivement flatté que Son Excellence ait bien voulu lui accorder une si haute faveur. Mais le devoir avant tout! C'est pour remplir le sien que M. Soulac désire mener à bonne fin ce procès.

Naturellement, la baronne de Chevry brille au premier rang. Et malgré la saison avancée (car il gèle même à Marseille), la blonde Juliette s'est composé un costume très provoquant; un vrai costume pour un après-midi de concours hippique ou une séance de cour d'assises.

L'avocat de M. Roller a la parole. C'est Me Rameau, bâtonnier de l'ordre, aimé, estimé de tout le monde. Il n'a garde d'entrer dans des détails inutiles de vie privée. Son plaidoyer est bref, correct, loyal. L'opinion de tous n'est-elle pas fixée? Ne sait on pas quelle est la coupable? Y insister serait lâche. Au surplus, M. Roller, que tout le monde cherche des yeux et que personne ne trouve, M. Roller a donné des instructions formelles. Il a prié Me Rameau d'éviter tous les détails pénibles.

La cause doit se résumer à ceci: "L'épouse a quitté le domicile conjugal et refuse d'y reprendre sa place." Le public éprouve une légère déconvenue, compensée pourtant par le plaisir d'écouter un orateur éloquent. Des impressions s'échangent à voix basse:

—Mais ce n'est pas drôle du tout! Est-ce qu'on ne racontera pas des anecdotes.... piquantes sur les intimités du beau Jacques et de Nancy, cette *affreuse coquette*?

Encore les gens qui parlent ainsi sont-ils les plus indulgents. Juliette, Mme Soulac, le petit Saint-Gel et tous les anciens courtisans de Mme Roller se montrent plus franchement cruels. Pour eux, Nancy n'est pas une *affreuse coquette*, mais une femme dépravée. Alors, pourquoi ne pas le dire? Heureusement il reste à la foule une vague consolation. Le ministère public n'a pas encore donné ses conclusions: et c'est à M. Pontillet, substitut du procureur de la république, qu'incombe cette tâche délicate.

On pouvait être tranquille: avec M. Pontillet, le procès prendrait tout de suite une autre allure. Ce magistrat, assez jeune, ne valait ni mieux ni moins que beaucoup d'autres. Seulement, dévoré d'ambition, il était bien résolu à profiter de la première occasion pour se glisser en pleine lumière. D'un esprit caustique, il se plaisait à lancer des lardons sur tout le monde. On l'aimait peu, mais on le craignait beaucoup. Ce jour-là, il en est art exquis de donner juste ce qu'on attendait de lui: ni trop violent dans l'attaque, ni trop modéré dans l'indulgence. Réunissant les potins variés qui trottinaient par la ville, il composait un ensemble clair et logique. Il prenait à ses débuts le mariage de la jeune femme, et la montrait, elle, fille pauvre épousée par un millionnaire, assoiffée tout de suite de tapage et de plaisirs. Dès la lune de miel terminée, on ne voyait plus que Mme Roller, on ne parlait plus que de Mme Roller. Mme Roller faisait sensation au théâtre; Mme Roller offrait des fêtes d'un luxe et d'un éclat extraordinaires. Ah! c'est qu'elle n'était pas une femme de foyer, cette Mme Roller!

—On me permettra, s'écriait le procureur, de me servir de l'expression neuve inventée par un grand amateur dramatique contemporain!

Alors, après des murmures approbatifs, M. Pontillet se tut, afin d'entendre ces discrets bravos, aussi doux pour le cabotin que pour le magistrat. L'auditoire s'émoustillait enfin, heureux qu'on traitât rudement cette orpheline sans le sou, une criminelle qui avait volé des millions à toutes les jeunes filles à marier! Chacun devinait que le substitut ne stopperait pas en si beau chemin. Après avoir piétiné sur la pauvre Belle-Madame, il ne voudrait pas infliger une déception à cette bienveillante assistance. En effet, après un repos de cinq minutes, M. Pontillet poursuivit son réquisitoire. A présent, c'est le tour de Jacques. Mais que de délicatesse après tant de sévérité! Une minute, on crut que le magistrat réciterait toute la généalogie des d'Orsel; et le quatrième aïeul tué à Fontenoy, et le trisaïeul tué à Quiberon, et l'aïeul tué à Leipzig!.... "—Je salue ces nobles familles qui versent noblement leur sang pour le pays...." (Ici la tirade patriotique.) Ensuite M. Pontillet esquissait le portrait de la mère de Jacques, une blonde vaporeuse qui aimait si tendrement son fils. A croire le substitut, les autres mères n'aimaient pas leurs fils. Seule, feu Mme la comtesse d'Orsel.... (Ici la tirade attendrissante.) Le rejeton de tant d'illustres aïeux sortait de Saint-Cyr; il passait plusieurs années à Marseille.... Et que faisait-il à Marseille? Cherchait-il le plaisir? Courait-il les bals? Pas du tout! Absorbé par le travail, il se préparait noblement à l'école de guerre. Car, d'après M. Pontillet, tout était noble chez Jacques: famille noble, visage noble, travail noble, existence noble. Hélas! cet homme si noble rencontrait tout à coup une de ces coquettes.... qui,..... que.... (Ici la tirade indignée.)

Le magistrat termina par cette phrase:

—Enfin, messieurs, cette malheureuse est condamnée même par les siens. Car la seule parente qui lui reste est ici, parmi vous, protestant au nom de sa vertu inattaquable contre la déchéance de l'indigne créature!

Tous les regards se portèrent instinctivement vers Mme d'Anglemont qui restait à sa place impassible et souriante. Nullement gênée par la curiosité générale, elle dégustait une prise de tabac. C'est que pour elle aussi, cette journée là était une journée de triomphe. Le déshonneur public de Nancy vengeait les mécomptes et les colères de man Jeannette. Quelques-uns songeaient (sans doute) que la tante de Nancy commettait une lâcheté. Mais ils n'osèrent pas formuler tout haut leur critiques, tant l'opinion se prononçait énergiquement contre Belle-Madame. Au surplus, le rideau se levait déjà sur le dernier acte de ce drame. Après une courte délibération, le tribunal condamnait "Nancy Carlier, femme Roller, à cinq cents francs d'amende, comme coupable d'adultère; Jacques d'Orsel, son complice, capitaine de cavalerie, à deux cents francs d'amende." Le divorce était prononcé entre les époux, en faveur de M. Roller, demandeur.

Peu s'en fallut qu'on n'applaudît. Le jugement du tribunal donnait gain de cause aux rancunes de l'assistance. Pas une des femmes présentes ne désirait que Nancy fût condamnée à la prison: son déshonneur suffisait. Tout à coup, le général Hattier-Beauvoisin, en grande tenue, le cordon rouge au cou, se leva et dit d'une voix forte:

—Ce jugement est abominable! Si Mme Roller était ici, j'irais lui présenter mes respects.

Le président Soulac essaya bien de protester. Mais le général jouissait d'un rude crédit. Tout le monde s'écarta, en un sentiment de déférence, quand il sortit, la tête haute, ayant à son bras Mme de Guerny. Il y eut alors comme un revirement dans l'opinion. On se racontait à voix basse l'admirable désintéressement de Nancy. Jadis, quand M. Roller la courtisait, elle avait refusé le régime de la communauté pleine et entière. Maintenant, elle quittait la maison de son mari sans un bijou, sans une toilette: elle n'emportait pas même ce fameux collier de perles donné par Mme d'Anglemont dans un accès d'étrange générosité.

Que l'opinion fut partagée ou non, la pauvre Nancy n'en était pas moins marquée au front, mise au ban, traînée tout une dans les salons, dans les boudoirs, dans les journaux. Cette vaillante créature, si chaste d'instincts, si pure de pensées, appartenait dès lors à la causerie courante. On pouvait parler d'elle comme on parlait de l'artiste à la mode ou de la femme en vogue. Nancy, la fière Nancy, devenait "la Carlier...."

Ah! comme elle fait bien sa besogne, la lâcheté humaine, quand elle est débridée et lâchée! Les nobles amours de la jeune femme étaient souillées, salies, traînées dans le ruisseau.... Et voilà comment s'évanouissent nos rêves! C'est dans la boue que tombent les songes ailés qui nous emportaient si haut! La vie est un cloaque: ça et là quelques plaques bleues....c'est que la fange s'est effondrée plus bas....

Une seule personne ne se montrait pas satisfaite: Mme de Chevry. Elle faisait la moue quand triomphaient toutes les ennemies de Mme Roller. Et Rose qui reçut le soir au théâtre, avec un demi-sourire, des compliments à double entente; et Mme Soulac, qui trouvait que son mari avait été remarquable; et celle-ci qui eût voulu Désiré pour gendre; et celle-là qui l'aurait volontiers gardé pour elle même. La baronne célébra ce beau jour par un dîner intime, où, naturellement, le président et sa revêche épouse tirent la première place. Quand Mme Soulac arriva, Juliette l'entraîna dans son boudoir. Elle commença par la couvrir de ces petits baisers pointus, comme en échangent les femmes qu'un intérêt perfide unit momentanément.

—Vous savez combien je vous aime, chère madame, et surtout combien grande est ma confiance en vous?

—Oh! certes, chère petite.

—Alors, expliquez moi pourquoi je vous vois toutes si souriantes; même vous. Cependant vous détestez comme moi cette éhontée pécore.

—Vous ne comprenez pas?

—Pas du tout, je vous assure.

—On voit bien que vous n'avez jamais lu la loi sur le divorce! Dites-moi, ma bonne Juliette, auriez-vous été contente que Mme Roller devînt comtesse d'Orsel?

Une flamme s'alluma dans les yeux de la baronne.

—Quoi! Jacques commettrait cette insigne folie?

—Parlons franc. Je suis sûre,—très sûre,—qu'il l'aurait commise. Ne vous fâchez donc pas! Or, ce mariage avec Nancy est impossible dès à présent. La loi est formelle. La femme contre laquelle le divorce est prononcé peut épouser qui elle voudra..... excepté son complice. Jacques d'Orsel est condamné comme complice; le substitut a établi qu'il vivait "illicitement" avec Mme Roller dans une petite ferme de Vaucluse. Donc le péril n'existe plus, si le beau capitaine veut se marier, il devra se pourvoir ailleurs. Nancy restera peut-être sa maîtresse: jamais elle ne deviendra sa femme légitime!

Et là-bas, là-bas, la pauvre Nancy ne soupçonnait rien. Elle ne voyait pas le réseau de mailles inextricables dont l'enveloppait la haine de ses ennemies. Elle arrivait à Paris, heureuse et confiante, malgré quelques heures de détresse profonde. Est-ce qu'elle connaissait la loi? Est-ce qu'elle redoutait la méchanceté des uns et la perfidie des autres? Elle croyait naïvement à l'avenir. A l'heure même où le tribunal la flétrissait publiquement, Belle-Madame se disait:

—Encore dix mois, et je porterai le nom de celui que j'aime, de celui qui m'aimera toujours....

Toujours!

XXVII.

Un petit appartement rue de Commailles, dans le faubourg Saint-Germain. Bien triste, cet étroit quatrième étage, où Belle-Madame et Mélitte se sont réfugiées en quittant le Vaucluse. Le comte d'Orsel n'est point riche. Même en partageant avec sa maîtresse son maigre revenu de jeune homme, il n'a pu l'installer que d'une façon précaire. Et c'est là que l'élégante Belle-Madame use ses longues, ses tristes journées. Elle le voit bien peu, son Jacques. Le jour, le capitaine est absorbé par son service au ministère de la guerre; le soir, il dîne chez Mme de Servignac. Peut il rien refuser à cette sœur dévouée qui lui parle fréquemment de son prochain mariage? Il est amoureux, très amoureux, pourtant. Dès qu'il redevient libre, le jeune homme accourt auprès de l'adorée. Alors recommencent les chères intimités du Jas, heures tendres où ces deux êtres sincèrement épris échangent leurs ivresses partagées.

Certes, la vie n'est pas gaie pour Nancy. Mais elle aime, elle croit et elle espère. Comment douter de l'avenir? Jamais Jacques ne lui a paru plus passionné. Il est séparé d'elle pendant toute la journée, c'est vrai: du moins il ne la quitte pas jusqu'au lendemain. Et puis, avec Mélitte, Nancy n'est jamais absolument seule. La quarteronne est très gaie, très bavarde. Elle a retrouvé son poète, son Pierre Natalis, qui la reçoit avec des transports lorsqu'elle lui rend visite dans son petit appartement de garçon. Étant amoureuse, Belle-Madame protège les amours de sa fidèle servante. Aussi, ne s'étonne-t-elle pas quand chaque après-midi, de deux à quatre, Mélitte allègue un prétexte nouveau pour sortir.

A mesure que le temps coulait, Nancy se sentait plus confiante et plus rassurée. Bien loin, maintenant, les craintes qui la torturaient naguère! Un peu de patience, et elle deviendra la comtesse d'Orsel, et elle avouera publiquement son amour clandestin, et elle se montrera devant tous au bras de l'homme qu'elle a choisi pour maître. De temps en temps, la marquise grimpe lestement les quatre étages de la rue de Commailles afin de rendre visite à l'exilée. Et ce sont toujours les mêmes paroles affectueuses: "Ma chère petite sœur...." ou des "Quand vous serez la femme de Jacques...." D'ailleurs, Belle-Madame ne voit personne. Elle ne sait de la vie du monde que ce que celui-ci daigne lui raconter. Et si, par hasard, il n'arrive pas à l'heure dite au rendez-vous du soir, comme il a tôt fait de trouver une excuse qui l'innocente! Ou bien, réception chez la marquise: il n'aurait pu, sans impolitesse, se retirer plus tôt;—ou bien il a dû rejoindre quelques amis au club. Mais, comme il a toujours le sourire aux lèvres, comme ses yeux sont pleins de tendresse, Belle-Madame ne s'inquiète pas. Parfois même Jacques secoue le servage doré de Mme de Servignac. Alors les deux jeunes gens s'en vont en cabinet particulier, tels que des amoureux craignant la médisance; le soir, au fond d'une baignoire, ils bravent les regards curieux des mondains, toujours jaloux des bonheurs qui se cachent.

Lentement, Jacques fait l'éducation parisienne de sa compagne. Il lui apprend à connaître les gens en vue; il lui indique les célébrités de la veille et du lendemain. Avec sa blague verveuse, il raconte les potins scandaleux: ces potins qui courent le boulevard et le cinq-à-sept des clubs, avant de retomber dans les indiscrétions calculées des journaux. Ce sont là les soirs de grande fête, les soirs que Nancy attend avec impatience. Elle est si heureuse pendant ces longues heures, hélas! si rares, où Jacques redevenu libre lui appartient tout entier: heures inoubliables pendant lesquelles elle et lui ne se quittent pas une minute. Un lundi pourtant elle s'affola d'inquiétude. A minuit, M. d'Orsel n'était pas encore arrivé rue des Commailles. Toute la nuit s'écoula lourde, pesante, sans que Belle-Madame vit apparaître celui qu'elle aimait. Au petit jour seulement, Jacques se glissa dans l'appartement, pâle, les traits tirés, un peu honteux. Il raconta une longue histoire de duel dont elle ne crut pas un mot, un duel d'amis où il servait de témoin à l'un de ses amis. Nancy ne soupçonna pas une infidélité; elle se savait aimée. D'ailleurs, elle découvrit la vérité quelques jours plus tard M. d'Orsel s'était laissé entraîner au club, où il avait perdu, beaucoup perdu. Au bout de quelques mois, Belle-Madame conçut cependant des appréhensions sérieuses. Ces fugues nocturnes se répétaient, toujours pour la même cause. Jacques n'était pas joueur naguère, du moins elle l'ignorait: personne à Marseille ne prêtait ce vice au capitaine. Mais comme il prétendait ne perdre que des sommes insignifiantes, comme elle le voyait toujours amoureux et empressé, Mme Roller cessa de se tourmenter. Vers cette époque elle s'affecta bien davantage de voir moins souvent Mme de Servignac. Non que Diane se montrât moins affectueuse, quand elle venait: elle venait plus rarement. Quelle habile femme, la marquise! Elle exécutait avec méthode un plan conçu avec adresse. Amuser son frère, donner des dîners et des fêtes où il brillait: surtout exhiber devant lui tout un bataillon de jeunes et jolies filles enchantées de devenir comtesse d'Orsel. Jacques ne se doutait de rien. Son insouciance naturelle ne prévoyait pas l'avenir. A peine calculait-il que son mariage avec Nancy l'appauvrirait beaucoup.

Parmi les personnes qui fréquentaient le plus chez Mme de Servignac, on remarquait une jeune juive de dix-huit ans, adorablement jolie. Elle appartenait d'origine à cette race portugaise qui est l'aristocratie du monde israélite: cette race fine, au teint un peu cuivré, aux grands yeux noirs intelligents. Noëmi Sinon avait pour père un homme dont le talent touchait presque au génie. Associé d'Emile et d'Isaac Pereire, ancien saint-simonien, ami de Félicien David, de David d'Angers, d'Alexandre Dumas fils, de tous ceux qui portaient un nom illustre dans les arts et dans les lettres, M. Pierre Sinon s'était marié tard avec la fille d'un pasteur d'Amsterdam. Le croisement de ces deux races si opposées, le mélange du sang portugais chauffé par le soleil avec le sang riche de la Hollandaise produisit une créature exquise qu'on appela pendant deux hivers la plus jolie fille de Paris. Noëmi était brune avec la pâleur mate des enfants du Nord: cette pâleur saine qui ressemble si peu aux maladives blancheurs de nos méridionales étiolées. Mme de Servignac la comblait d'amitiés et d'attentions; elle l'appelait "Ma chère petite, mon joli mignon" ajoutant avec un sourire: "—Être la mère d'une pareille enfant, quel rêve!" Le monde s'étonnait même un peu de cette intimité subite. M. Sinon adorait son unique héritière, et n'aimait point qu'elle le quittât souvent. Cependant il encourageait les visites de Noëmi à l'hôtel de Servignac. Même, depuis quelques temps, il dînait au cercle, tout seul, lui qui goûtait son unique plaisir dans la société de sa fille.

Un accord tacite s'établit donc entre la marquise et M. Sinon: donner à Jacques le temps d'user sa passion pour l'*enjôleuse* de Marseille (pauvre Nancy!) Puis quand viendrait l'inévitable satiété, produire à temps l'adorable Noëmi.

En attendant, qu'elle fût complice ou non, la jeune fille jouait son rôle avec conviction. Jacques lui plaisait. Elle le trouvait joli garçon, fin, élégant,—surtout dans son uniforme. La pauvreté relative du capitaine lui importait peu: les millions de la dot rétablissaient l'équilibre. Un cerveau de jeune fille est bien plus compliqué qu'un cerveau de femme. L'engouement de Noëmi pour M. d'Orsel était inspiré par dix sentiments contraires: l'envie d'être comtesse, le désir d'épouser un homme à la mode, enfin la fierté de vaincre cette beauté mystérieuse, irrésistible, dont l'enlèvement froissait le scandale.

Naturellement Nancy ne soupçonnait rien. Elle continuait à vivre paisible, calme, heureuse. Jacques n'était-il pas le même? Joyeux quand il gagnait au cercle, préoccupé lorsque la veine s'acharnait contre lui? Une femme ne se trompe guère sur les sentiments qu'elle inspire, et Nancy ne remarquait aucun changement chez son amoureux. De vrai, Jacques demeurait fort épris. La tendresse de Nancy, cette passion si douce qui palpitait en elle, développaient chez Belle-Madame de délicieuses qualités. Restée aussi naïve que l'enfant élevée à la Cadenelle, elle traversait l'existence ainsi que dans un rêve. On eût dit que les trahisons l'avaient meurtrie sans lui rien apprendre. Même après son procès, où tous s'étaient ameutés contre elle, sauf le général et Mme de Guerny, Nancy gardait sa foi dans la bonté, dans la générosité des autres. Sa confiance, sublime à force de crédulité, écartait d'elle toute appréhension douloureuse. Et quelles illusions! Le monde la rejetait? Cette proscription n'aurait qu'un temps. Il condamnait Mme Roller? Toutes les portes s'ouvriraient devant la comtesse d'Orsel. Celle-ci rachèterait par sa haute vertu les péchés de celle là.

Une nuit, Jacques rentra plus sombre encore que d'habitude, lorsque la [illegible] farouche, Belle-Madame s'agenouilla devant lui.

—Qu'avez-vous, mon ami? Pourquoi ne me dites-vous rien? Qui sera, sinon moi, la confidente et la consolatrice?

Il aurait voulu se taire, cacher son pénible secret. La tendre insistance de Nancy le força de tout avouer. Eh bien! oui, il avait joué une fois de plus. Et perdu une grosse somme, même très grosse pour lui: trente mille francs. Conclusion très simple: payer dans les vingt-quatre heures, ou bien être affiché. Les yeux de Nancy s'emplissaient de larmes. Elle ne pouvait rien, mais rien. Ces quatre mots "orpheline sans le sou" qui la poursuivaient comme un écho railleur depuis son mariage avec M. Roller devenaient maintenant une ironique réalité. Non, elle ne pouvait rien! Pas même aider celui qui serait bientôt son mari. Pour la première fois elle comprit qu'un homme joueur cesse d'être un homme amoureux. Le vice tue la passion. Elle n'osait donner à Jacques aucun conseil; quand il la quitta le matin, de bonne heure, ce fut avec angoisse qu'elle lui dit au revoir.

Le comte ne savait plus à quelle porte frapper. Il était criblé de dettes, et Nancy ne s'en doutait pas. Non-seulement il devait quinze cents louis à la caisse du cercle, mais dix créanciers hargneux hurlaient à ses chausses. Enfin vers midi, Jacques se décida à demander secours à Mme de Servignac. Pour la première fois, M. d'Orsel implorait la protection de sa sœur. Il fallait bien qu'il fût en grand péril pour se résoudre à pareille extrémité. La marquise l'intimidait beaucoup. Ce matin-là, heureusement, elle était de charmante humeur. Elle jeta un cri de joie en voyant son frère.

—Tu déjeunes avec moi, j'espère?

—Je ne vous dérange pas?

—Tu sais bien que ma plus grande joie c'est de t'avoir toujours à mes côtés.

Et riante, enjouée, Diane prit le bras de Jacques pour passer dans la salle à manger. Pendant le repas, tout en affectant une gaîté de commande, la marquise ne cessait pas d'étudier le visage de son convive.

—Il a quelque chose pensait-elle.

Quand le déjeûner fut achevé et les domestiques rentrés à l'office, elle confessa bien vite le coupable. Entraîné par l'apparente bienveillance de Diane, Jacques avoua tout. Non seulement la dette de jeu, mais les autres; deux mille francs à son tailleur, six mille à son marchand de chevaux..... sans compter le reste. Depuis sa liaison avec Nancy, M. d'Orsel jetait l'argent par les fenêtres. Il avait ainsi mangé un cinquième de son capital: il lui restait environ dix-huit mille francs de rentes. La misère dans un bref délai: la misère non-seulement pour lui, mais encore pour la femme riche et heureuse qu'il avait déshonorée d'abord, ruinée ensuite, en l'arrachant à son mari.

Mme de Servignac écoutait avec un silence expressif. Pas un mot, pas un geste, ne trahirent sa joie intime. Elle paraissait fort peinée, au contraire, de ces confidences inattendues.

—Mon cher enfant, dit-elle enfin, tu connais ma situation de fortune. Mon patrimoine est égal au tien. L'un et l'autre, nous avons hérité un demi-million que laissaient nos parents. M. de Servignac était fort riche; mais notre contrat de mariage ne me garantissait que l'usufruit si mon mari disparaissait avant moi. Après mon décès tu recevras la part qui m'appartient: le reste reviendra naturellement aux héritiers du marquis. Etant usufruitière, je ne dispose pas du capital de ma fortune. D'ailleurs, je me suis promis de te léguer intégralement ma petite fortune familiale. Mais si moi, je ne puis t'aider, nous avons des amis. Pourquoi ne pas t'adresser à M. Sinon?

Jacques eut un geste de dépit: Mme de Servignac ajouta vivement:

—Pourquoi cette répugnance? Ne le tiens tu pas pour un parfait galant homme?

—Certes, mais....

—Mais quoi?.... M. Sinon n'est plus dans les affaires. Il appartient au monde où tu fréquentes. Tu le rencontres presque quotidiennement à ton cercle. Crois-moi, mon conseil est bon. Si cela te gêne de lui adresser une pareille requête, je me charge volontiers de la négociation.

Comment refuser? Nécessité fait loi. Jacques dut accepter l'offre de la marquise. A l'idée qu'on l'affranchirait de ses soucis cruels, sa répugnance diminuait un peu. Au surplus, Diane fit diligence. En quittant son ministère, vers cinq heures, le capitaine reçut un billet fort aimable de M. Sinon, qui le priait à déjeuner pour le lendemain.

Voilà qui est de bon augure, pensa-t-il. Du diable! si je m'en serais tiré sans ma sœur et ce brave homme!

Très allégrement, il se dirigea vers la rue de Commailles, où Nancy l'attendait avec angoisse.

—Oh! cher, vos ennuis sont donc terminés? s'écria-t-elle, en voyant le front joyeux de son ami.

Pour toute réponse il la prit entre ses bras et baisa tendrement ses grands yeux noirs qui le regardaient. Belle-Madame ne demanda pas d'explications. Elle crut que Mme de Servignac était venue à l'aide de son frère. Peut être eût-elle été plus inquiète en apprenant que le sauveur de Jacques s'appelait M. Pierre Sinon et qu'il possédait une ravissante fille de dix-huit ans. Mais le capitaine se montrait si gai, si amoureux, si galant, que cette fois encore aucun soupçon n'effleura l'esprit de la jeune femme.

Par cette froide et belle soirée d'hiver, ils s'en allèrent dîner dans un cabaret à la mode. Ensuite, au lieu de s'enfermer dans une baignoire de petit théâtre, ils s'empressèrent de rentrer rue de Commailles. M. d'Orsel avait commandé des corbeilles de fleurs; Belle-Madame eut un cri de joie en voyant son nid d'amour si joyeux et si parfumé. Nancy se sentait tellement, tellement heureuse qu'elle ne remarqua pas la tristesse de sa fidèle quarteronne. Mélitte avait les traits tirés, elle toussait fréquemment, et, par instans, elle étouffait en vain ses soupirs.

Enfin Jacques et Nancy se trouvaient seuls. La jeune femme, en sortant de son cabinet de toilette, apparut dans un délicieux peignoir de soie jaune qui modelait exactement ses formes divines. Jamais elle n'avait été plus séduisante, jamais sa beauté capiteuse ne brilla plus éclatante. Nancy était de celles dont un homme amoureux ne se lasse pas; une de ces rares maîtresses, aux séductions sans cesse renouvelées, dont l'amant ne se rassasie pas.

....Ils restaient assis, l'un près de l'autre, les yeux dans les yeux, presque enlacés, n'échangeant pas un mot. Leur amour brûlait, ardent et vif, ainsi qu'à la première heure. Lui comme elle, elle comme lui, se comprenaient sans se parler. Leur souvenir évoquait les belles journées, les belles nuits de leurs premières tendresses, là-bas, dans les bois jaunissants de Vaucluse....

Pauvre Nancy! son bonheur touchait au déclin. Sans le savoir, elle vivait la fin de son roman. Sa passion jetait un suprême éclat avant de s'éteindre pour jamais.

XXVIII.

Pas un Parisien qui ne connaisse le magnifique hôtel de M. Pierre Sinon. Presque à l'entrée de l'avenue des Champs-Elysées, il attire inévitablement les regards des oisifs, retour du Bois. Pour la première fois, Jacques se présentait chez ce millionnaire célèbre. Non qu'à plusieurs reprises il n'eût remarqué l'éblouissante beauté de Noëmi; mais, n'ayant pas le cœur libre, il considérait la jeune fille comme un objet d'art qu'il pouvait tout juste admirer de loin. M. Sinon reçut le capitaine dans un grand cabinet de travail qui ressemblait à l'atelier d'un peintre en vogue. Peu d'objets, mais tous de haute valeur. Dans le fond, une *Diane* de Falguière se détachait dans sa marmoréenne nudité sur un rideau de velours grenat. A côté, la jolie *Baigneuse* d'Allouard qui eut tant de succès au Salon il y a trois ans. Puis, çà et là, un paysage de Pierre Lagarde d'une exquise poésie; à côté, une tête de femme de Carolus Duran, une étude, mais magistrale. A l'autre extrémité de la pièce, en face de la statue, un admirable Detaille d'une réalité puissante.

L'ancien saint-simonien reçut M. d'Orsel avec la plus gracieuse amabilité. Et quand ils furent assis, près de la haute cheminée, M. Sinon dit tout de suite, pour que le jeune homme fût à l'aise:

—Madame votre sœur m'a mis au courant, cher monsieur. Rassurez-vous. Je me charge d'arranger [illegible] affaires. [illegible]

[illegible] ment beau, beau comme le père Enfantin. Jadis, aux premiers temps de l'héroïque apostolat, on se plaisait à comparer ces deux êtres qui portaient sur leur visage la noblesse de leur cœur et l'élévation de leurs instincts. L'historien de ce siècle étrange ne louera jamais trop ces saint-simoniens tant raillés jadis. Leurs contemporains les méconnurent. Il en est ainsi de tous ceux qui apportent avec eux une Pensée nouvelle. Car les saint-simoniens furent des précurseurs: si quelques-uns succombèrent, d'autres ont assez vécu pour faire la semaille de leurs Idées et voir lever leurs moissons.

Jacques, malgré sa défiance, fut conquis tout de suite. M. Sinon ajouta avec un sourire:

—Voilà nos affaires rapidement terminées. N'oubliez pas que ma fille nous attend.

Pour se rendre à la salle à manger, M. d'Orsel dut traverser une longue galerie où cent objets d'art étalaient leur splendeur délicate. Tous les saints-simoniens ont eu le goût des lettres, des tableaux, surtout de la musique. Seuls, ces hommes sublimes ont réalisé le vers de Baudelaire: pour eux seuls "l'Action a été la sœur du rêve." Dans sa vieillesse, M. Sinon gardait les goûts fins de ses années premières.

Mais le comte fut bientôt distrait par l'apparition de Noëmi. Brune, grande, élancée, la jeune fille rappelait vaguement Belle-Madame. Toutes les deux avaient ce même teint mat, ces mêmes yeux noirs, ces mêmes lèvres rouges qui révèlent la richesse d'un sang jeune et pur. Pendant le repas, elle fut d'une coquetterie charmante: une de ces coquetteries enlaçantes de vierge qui veut plaire à tout prix. Et elle plut fort à Jacques, qui restait charmé, surpris que tant d'intelligence fût unie à tant de séduction. Tout bas le jeune homme se demandait comment il n'avait pas encore remarqué une pareille créature. Elle parlait de tout avec une érudition modeste: instruite comme les femmes d'aujourd'hui, avec un peu de la simplicité souriante des femmes d'autrefois. Elle racontait ses voyages en enthousiaste. Car elle connaissait tout: son père la gâtait tellement! Elle évoquait Séville et son énorme cathédrale aux fabuleux piliers; et les fêtes de la semaine sainte où les rues se peuplent de femmes en velours noir, en satin, en soie, cachant leurs épais cheveux sous une mantille où pointe un camélia blanc; ou bien Florence, l'adorable Florence, toujours jeune et fraîche comme son nom; Noëmi décrivait la place de la Seigneurie, avec le Palais Vieux, et la divine *Loggia* de Benvenuto; quelques pas encore, et c'est la galerie des Offices, d'une poésie si mélancolique et si douce sous les rayons de la lune, pendant qu'à droite et à gauche voltigent les colombes blanches: descendantes fidèles de ces messagères ailées qui jadis annoncèrent aux Florentins la conquête de Candie sur le Turc.

M. Sinon écoutait, lui aussi; mais tout en écoutant, le digne homme s'applaudissait de posséder une fille si spirituelle. La causerie si heureusement commencée se continua dans le boudoir lorsqu'on se fut levé de table. Les heures coulaient, et M. d'Orsel ne s'en apercevait pas. Il goûtait un charme étrange auprès de cette jeune fille fine et jolie, érudite et simple. A plusieurs reprises, le père eut la complaisance de les laisser en tête-à-tête. Alors, assis familièrement, ils parlèrent plus bas, comme s'ils échangeaient des confidences. Noëmi parlait d'elle-même très modestement; si bien que l'homme le plus expert n'eût pu discerner où finissait la rouerie pour céder la place à l'ingénuité.

Lorsque le comte quitta l'avenue des Champs-Elysées, il emportait en lui d'inoubliables souvenirs. Quelle incomparable créature! Celui qui l'épouserait ne serait pas à plaindre. Riche, jeune, jolie, intelligente. Noëmi avait tout pour elle: jusqu'à cette grâce charmeresse qui prend l'homme par les sens. Le jeune homme voulut tout de suite remercier sa sœur. Bien qu'aucune arrière-pensée ne se mêlât à son enthousiasme, il ne cacha pas à la marquise la forte impression produite sur lui par Mlle Sinon. Mme de Servignac n'eut garde d'interrompre les confidences de son frère. Quand il eut terminé, elle répondit avec un soupir:

—Je peux te l'avouer maintenant: c'est Noëmi que je te destinais pour femme. Comprends-tu pourquoi tes amours avec Nancy m'ont si violemment choquée? Mon rêve s'écroulait. Je n'admettais pas qu'un d'Orsel fit un mariage sot. Certainement tu remplirais tes devoirs de galant homme, tu épouserais celle dont tu as brisé la vie, mais....

Elle n'acheva pas. Ce "mais" signifiait tant de choses!

"—Voilà ce que c'est, mon ami, que d'agir en imbécile. Une frasque de jeunesse, et toute l'existence est compromise. Certes, Belle-Madame est fort jolie: elle n'est pas la seule. La preuve, c'est que tu trouves Noëmi fort à ton goût, mon garçon. Si tu étais libre, ou du moins si tu te croyais libre (ce qui revient presque au même), tu n'hésiterais pas à planter là ta femme divorcée qui n'a pas le sou, pour épouser une jolie adorable qui est millionnaire."

La conduite de Diane s'accordait toujours avec ses principes. Or, un de ses axiomes favoris était celui-ci: "Il faut toujours spéculer sur les côtés bas de la nature humaine." Elle méprisait son prochain, estimant qu'hommes et femmes ne valent pas grand'chose. Restée veuve de bonne heure, elle ne se savait intérieurement aucun gré de sa vertu. Elle n'avait pas eu d'amans, surtout par indifférence. La marquise connaissait trop bien son frère pour ne pas jouer de lui fort habilement. Elle se doutait que Jacques regrettait parfois son escapade. Non qu'elle le crût moins amoureux de Nancy; mais enfin la vie est la vie. Il faut être pratique, sous peine d'être toujours malheureux. Un homme positif comme Jacques pouvait commettre mille folies en un coup de passion. Les êtres sensuels sont parfois si maladroits! Plus tard, le repentir n'est que plus vif, et le regret plus amer. L'heure était-elle déjà venue? Qui sait? Il s'agissait donc, pour l'instant, d'enjôler le jeune homme, de faire miroiter à ses yeux des espérances qu'il croirait d'abord irréalisables: alors lui révéler tout net la vérité. Il apprendrait sans doute avec une joie inavouée, que si l'honneur commandait d'épouser Belle-Madame, la loi le défendait brutalement.

Au surplus, Mme Roller ne se doutait de rien. Le cœur de Jacques était assez large pour nourrir deux passions. Charmante, Noëmi; mais délicieuse, Nancy! Jacques n'éprouvait aucun remords à penser à la jeune fille lorsqu'il serrait entre ses bras souple de la jeune femme. Nancy voyait son amoureux toujours ardent et passionné. Malgré sa vive intelligence, elle avait une nature trop simple pour soupçonner la complexité des autres.

Mme de Servignac n'attendit pas longtemps pour amener une nouvelle rencontre entre son frère et Noëmi. Cinq jours plus tard, comme il arrivait un matin pour déjeuner chez sa sœur, Jacques, à son extrême surprise, fut reçu par Mlle Sinon.

—Vous êtes étonné? dit-elle en souriant. La marquise a dû sortir. Oh! ne redoutez pas un long tête-à-tête!

—Tant pis, mademoiselle.

—Vraiment?

Et elle coquetait gentiment, toujours souriante, entr'ouvrant ses lèvres rouges.

—Venez ici, reprit-elle. Nous serons plus seuls. Car, vous savez, je suis sûre que nous deviendrons bien vite une paire d'amis. Je vous en donnerai la preuve tout de suite. Apprenez qu'il est question d'un mariage pour moi.

—Un mariage? Jolie nouvelle!

Noëmi rougit à cette exclamation de Jacques qui décelait un dépit trop apparent. Elle ajouta presque aussitôt:

—J'ai besoin de vous consulter. Ce jeune homme est un de vos anciens camarades de Saint-Cyr.

—Non, ne me consultez pas! Vous diriez que je connais le..... le bonhomme? Eh bien! je serais injuste, très injuste et tout à fait volontairement. Puis-je sans peine accepter l'idée que vous appartiendriez à un autre? Car enfin, si vous consentez à devenir sa femme, à lui, c'est que vous l'aimez.

—Oh! non.

Il lui prit la main; elle détourna la tête.

—Vous êtes une adorable fille, poursuivit-il avec une chaleur croissante. [illegible]

[illegible] quez rien! Je vous le répète, j'ai tout compris, tout deviné. C'est une femme ravissante qui a tout quitté pour vous suivre. Mon père la connait de vue: il m'en a parlé. Elle est belle... très belle, à ce qu'il paraît. Voulez-vous que je sois franche? J'en suis un peu jalouse, de cette inconnue: car enfin vous m'avez plu tout de suite....

—Noëmi!....

—Ma sincérité vous étonne, je le vois bien. Je ne ressemble pas aux autres jeunes filles, allez. Je ne dis peut-être pas tout ce que je pense, mais du moins je pense tout ce que je dis. Avant cette.... cette aventure de Marseille, votre sœur m'avait parlé de vous. Elle rêvait de nous marier. Impossible, à présent. *Elle* sortira de son couvent; et vous l'épouserez.

S'il eût gardé son calme, Jacques se fût demandé pourquoi l'on n'avait raconté à Noëmi que la moitié du roman. Mais il pensait à toute autre chose. Jacques serrait toujours la petite main, la petite main bavarde qui en disait bien long. D'abord tiède, elle devenait froide, comme si le sang de Noëmi eût reflué vers son cœur. De nouveau, le roué se laissait proprement rouler par l'ingénue. Une ingénue, il est vrai, si rusée et si candide! Très sincère, comme elle le disait, mais aussi très subtile, Noëmi jouait son petit rôle avec adresse: une adresse tellement innocente qu'un vicieux devait y goûter un piment très rare. L'arrivée de la marquise interrompit le dialogue. D'un seul regard elle comprit tout: la jeune fille était très rouge et le jeune homme très pâle.

Le déjeuner manqua de gaîté. M. d'Orsel et Mlle Sinon n'avaient point le désir de parler. Quant à Diane, elle semblait préoccupée et soucieuse. Jacques cherchait vainement la cause de cette tristesse; il eut bientôt l'explication désirée. La gouvernante de Noëmi se présenta de bonne heure, comme à point nommé, pour laisser seuls le frère et la sœur.

—Je ne vous retiens pas, ma petite, dit la marquise en se levant; je sais que votre père a besoin de vous.

Les adieux furent vite échangés. Alors, Mme de Servignac prit son frère par le bras et l'entraîna dans le boudoir.

—Mets toi là, mon cher enfant. Nous avons à causer de choses, hélas! très sérieuses. Je souffre depuis deux heures à la pensée du mal que je te ferai.

Le comte eut un mouvement brusque; ce début ne promettait rien de bon. Diane reprit lentement, posément, comme si elle voulait que chacune de ses paroles se gravât dans le cerveau de Jacques:

—Tu ne peux pas épouser Nancy, dit-elle d'une voix nette.

—Je ne peux pas?....

—Tu restes stupéfait comme je l'étais moi-même ce matin.

Et toujours affectant la même tristesse, elle mit M. d'Orsel au courant de la situation. La loi est absurde, soit, mais c'est la loi. La marquise se plaisait à jouer l'indignation; elle blâmait l'immoralité du législateur qui ne permet pas aux coupables de réparer leur faute. Jacques écoutait, les dents serrées, avec une émotion visible. Ni pire ni meilleur que la plupart des hommes, il cédait à son premier mouvement, le bon chez les êtres égoïstes et sensuels.

Il ne se disait pas encore qu'il redevenait libre; du moins libre d'en épouser une autre que Nancy. Non. Il ne songeait qu'à la pauvre femme à tout jamais perdue et déshonorée. Oh! la malheureuse, la malheureuse! Et elle avait tout quitté pour lui, et lui ne pouvait rien pour elle! Pas même ennoblir son sacrifice!

—Maintenant, mon enfant, je n'ai pas de conseil à te donner. Obéis à ton cœur et à ta conscience. Tu pleures?

Jacques était debout: des larmes coulaient sur son visage. Il n'y a pas plus de natures absolument bonnes que de natures absolument mauvaises. Le jeune homme souffrait de la souffrance qui meurtrirait Nancy; il souffrait à la pensée que c'était lui, lui qui apprendrait tout à Belle-Madame.

La marquise restait attentive au combat qui déchirait le cœur de son frère. Même la violente émotion de Jacques l'étonnait un peu; elle le croyait plus énergique et moins sentimental. Comme s'il eût éprouvé quelque embarras à répondre, il se leva pour prendre congé. Diane hésitait à l'interroger. Que décidait-il? A quel parti s'arrêtait enfin sa volonté chancelante? Puis elle songea que mieux valait livrer le jeune homme à ses réflexions.

Il partit troublé, indécis, malheureux. Soudainement son avenir changeait. Ces six mots sonnaient dans sa tête: "Je ne peux plus épouser Nancy!" Alors que faire?

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

DERNIÈRE PARTIE.

XXIX

L'homme naît avec des sentiments plus ou moins généreux: mais en général l'existence le rend plus personnel que la femme. Alexandre Dumas fils s'est un jour écrié: "—Ah! si les mondaines pouvaient entendre ce qu'on dit d'elles, au fumoir, après dîner!" Malheureusement elles n'entendent pas. Jacques s'en allait par les rues en proie à des pensées très contradictoires. Il avait commencé par plaindre Belle-Madame; quelques heures plus tard, il se plaignait lui-même. Et avec une sincérité si naïve qu'il ne se rendait pas même compte de son monstrueux égoïsme. Il oubliait déjà le sacrifice de Nancy, tout ce qu'elle avait abandonné pour être à lui. La victime, c'était bien un peu Mme Roller, femme divorcée, tarée, chassée du monde: c'était surtout le comte d'Orsel, condamné au concubinage flétrissant. Que diraient ses camarades? que penseraient ses chefs? Ceux-ci pardonnaient le scandale de Marseille, parce qu'ils croyaient au mariage prochain. Car le monde est inconsistant, ignorant et léger. Mais le jour où il serait avéré que ce mariage escompté déjà devenait impossible, la situation de Jacques s'aggraverait terriblement.

En arrivant à son club, le comte chercha le salon le plus désert: même ses meilleurs amis l'importunaient, l'agaçaient. Néanmoins, en fumant un excellent cigare, ses idées prirent peu à peu une teinte moins sombre. Au souvenir de Belle-Madame se mêlait, comme une image lointaine, le souvenir à demi effacé de Noëmi. Ah! s'il avait connu la seconde avant la première! Elle eût fait une comtesse délicieuse, cette jeune fille si gracieuse, et si distinguée! Il détaillait avec complaisance tous ses charmes.... Même les charmes les plus secrets: un homme expert et vicieux a tôt fait de dévêtir une femme. Mari de Mlle Sinon, Jacques eût mené la grande existence, l'existence rêvée. Que lui manquait-il? La fortune. Cette fortune, il pouvait la conquérir aisément en épousant la juive. Rien de plus facile puisqu'elle s'offrait d'elle-même. Et voilà que l'honneur, le devoir obligeaient le comte à végéter dans sa pauvreté douteuse.

Il chassa vite ses regrets désagréables pour se renfermer dans les réalités présentes. Comment annoncer à Nancy cet irréparable malheur? Certes, elle ne douterait pas de lui. Il n'était coupable de rien, en somme. Seule l'absurde loi bouleversait leurs espérances. Or, par une contradiction singulière de son esprit hésitant, Jacques craignait de perdre Belle-Madame. Cinq minutes auparavant, il souhaitait de pouvoir épouser Noëmi; à présent, il souhaitait de conserver sa maîtresse. C'est que le jeune homme ne lisait pas clairement en lui-même; il ne démêlait pas encore la vérité dans ses désirs inavoués. Brutalement exprimée, sa pensée aurait pu se résumer en une phrase: "Epouser la jeune fille en restant l'amant de la jeune femme...."

Par les chaudes journées de juillet, le campagnard entre parfois dans une chambre absolument close. Au dehors, les volets sont rabattus avec soin: à peine un mince filet de soleil se glisse-t-il indiscrètement à travers une fente inaperçue. Tout d'abord, la chambre paraît noire. Puis l'œil s'habitue à l'obscurité; et bientôt il ne distingue plus que cette fine traînée de lumière qui semble illuminer toute la pièce. Ainsi du cœur humain. La créature se croit bien sûre d'elle-même; ses décisions sont irrévocablement prises. Soudain, pareille à [illegible]